Ceija Stojka

(1933-2013)

une artiste rom dans le siècle

exposition du 23 février
au 20 mai 2018

la maison rouge
fondation antoine de galbert

Wir haben rom gesagt, für zigeuner.
Auch in der mehrzahl.
Nicht roma.
Rom, mit betonung auf m.
Man müsste es fast mit zwei m schreiben.
Aber du kannst ruhig zigeunerin sagen.
Ich bin eine zigeunerin,
Und a woschechte a no!

Nous avons dit Rom pour Tsigane.
Au pluriel aussi.
Non pas Roma.
Rom, en accentuant le m.
On devrait presque l'écrire avec deux m.
Mais tu peux dire sans crainte Tsigane
Je suis une Tsigane.
Et même une Tsigane bon teint !*

* Poème tiré du recueil *Auschwitz est mon manteau. Et autres chants tsiganes* de Ceija Stojka aux Éditions Bruno Doucey, 2018

couverture : Sans titre, 1995. © Ceija Stojka, Adagp, 2017

Ceija Stojka (1933-2013)
une artiste rom dans le siècle

commissaires :
Antoine de Galbert
et Xavier Marchand (Lanicolacheur)

La maison rouge présente pour la première fois à Paris une sélection de cent cinquante œuvres peintes ou dessinées par cette artiste rom autrichienne. Déportée à l'âge de dix ans avec sa mère, Sidonie, et ses frères et sœurs, Ceija Stojka survit à trois camps de concentration (Auschwitz-Birkenau, Ravensbrück et Bergen-Belsen) durant la Seconde Guerre mondiale. Mais ce n'est que quarante ans plus tard, à l'âge de cinquante-cinq ans, qu'elle entreprend un important travail de mémoire, par le biais de l'écriture puis, très vite, du dessin et de la peinture.

Un témoignage, des témoignages

Autodidacte, elle travaille debout dans sa cuisine, noircit des pages et des pages de carnets qu'elle cache dans les placards de son appartement de la Kaiserstrasse à Vienne, trace et retrace les contours de son existence au pinceau, et bien souvent au doigt, le souci d'expressivité primant.

À ce jour, ont été publiés, d'abord en Autriche, ***Nous vivons cachés. Souvenirs d'une Romni*** en 1988, ***Voyageurs sur ce monde. De la vie d'une Rom*** en 1992, ***Mon choix d'écrire. Je ne peux pas le faire*** en 2003, ***Je rêve que je vis ? Libérée de Bergen-Belsen*** en 2005 ou ***Auschwitz est mon manteau*** en 2008 (dans le catalogue éponyme). Mais nombre d'autres textes pourraient l'être, tant la production écrite de l'artiste, dans ses carnets mais aussi sur et aux dos de ses peintures, est pléthorique.

Décédée en 2013, elle laisse également un œuvre dessiné et peint de plus d'un millier de pièces : encres, gouaches et acryliques sur toile ou papier. Réalisées entre 1988 et 2012, elles permettent de retracer sa vie à travers de grands ensembles thématiques qui n'ont cependant pas été réalisés dans une telle progression chronologique. Certaines scènes peuvent même se rejouer d'une salle à l'autre, des motifs réapparaître régulièrement, tout en se transformant : à travers cette ample présentation, il s'agit alors de saisir les tours et détours du processus mémoriel, ses constructions, déconstructions et reconstructions. Les points de vue sont multiples chez Ceija ; ils expriment la cohabitation des souvenirs de la petite fille de douze ans, des images refoulées qui ressurgissent, de l'analyse de l'adulte qui crée. Ses œuvres ne relèvent d'ailleurs pas toutes du témoignage à proprement dit, puisqu'elles évoquent des lieux ou des événements dont elle n'a eu connaissance qu'après-coup. C'est le cas, notamment, de ***Dachau, camp de concentration*** ou de ***Z. B. [Zyklon B] Chambre à gaz le 02.08.1944 à Auschwitz. La liquidation finale*** que l'on découvre dans la salle dédiée à sa biographie, à l'issue du couloir inaugural. Les deux œuvres sont étonnantes d'abstraction. La première fait référence à l'arrestation, dès 1941, du père, Wackar, et sa déportation à Dachau, avant sa mise à mort en 1942 au château de Hartheim (Autriche).

Des rencontres déterminantes

En 1986, Ceija Stojka rencontre la chercheuse et documentariste autrichienne Karin Berger. À l'époque, cette dernière rassemble difficilement des témoignages de Roms pour un livre sur les femmes en camps de concentration – difficilement, du fait des interdits symboliques existant au sein des communautés elles-mêmes. Elle doit s'entretenir avec une

certaine Kathi… mais c'est avec sa sœur, Ceija, que la rencontre se fera. Dans la famille, Karl (1931-2003), le grand frère, a déjà amorcé un travail d'écriture et de peinture ; leur cousin, Mongo (1929-2014), est écrivain et musicien. Si l'on ne sait pas précisément quand Ceija commence à écrire puis dessiner et peindre, on connaît le rôle déterminant que Karin Berger jouera dans l'accompagnement et la révélation de ce travail. Elle l'aidera non seulement à retranscrire certains de ses manuscrits, mais elle lui consacrera également deux documentaires (*Portrait d'une romni* en 1999 puis *Sous les planches, l'herbe est plus verte* en 2005).

Dès le début des années 1990, Ceija accède à une certaine reconnaissance, en Autriche, dans un contexte politique tendu ; cette première voix féminine brise le silence autour du *Samudaripen*, le génocide des Roms qui entraînera la disparition de quatre-vingt-dix pourcents d'entre eux dans le pays. Peu de textes roms existent à l'époque, la tradition étant alors quasi exclusivement orale. Dans les années 1950, quelques gestes d'écritures émergent cependant, par des femmes notamment : l'écrivaine Philomena Franz (née en 1922) ou la poétesse Papoucha (1908-1987) par exemple. Contre l'oubli voire le déni de cette grande fracture du XXe siècle, et contre le racisme anti-rom ambiant en Autriche, Ceija Stojka, elle, s'engage, et porte haut cette voix, dans les médias mais aussi dans les écoles, les associations.

En France, son œuvre est encore peu connue bien qu'elle ait fait l'objet d'articles dans la revue *Études tsiganes*.

« Quand on roulait… »

La première salle de l'exposition s'attache aux représentations d'une vie « avant ». Celle d'une enfant née un 23 mai à Kraubath, en Styrie, et issue des Lovara, une longue lignée de

marchands de chevaux originaires de Hongrie mais installés en Autriche depuis plusieurs siècles. Si nombre de Roms sont déjà sédentarisés à l'époque, la famille Stojka s'y verra, elle, contrainte par l'application des lois nazies consécutives à l'Anschluss (1938-1939) et devra transformer la roulotte en cabane de bois. Elle figure ici sur tous les tableaux, et certains nous plongent même dans son intérieur chaleureux.

C'est l'idyllique vie en harmonie avec la nature qui s'exprime, comme dans ***Vie à la campagne***, et tout un pan de la culture rom. Au dos de certains tableaux, Ceija chante cette existence nomade et clanique. Tout au long de l'exposition, il sera possible de lire les traductions des transcriptions des textes figurant parfois, souvent même, au revers des œuvres, sur leurs cartels. Signes graphiques et mots tracés apparaîtront également sur les dessins et les toiles évoquant la vie dans les camps, comme autant de tentatives de dire, de pointer, de nommer, et comme autant d'expressions de la violence (cris des SS, noms des lieux, etc.) Ici, la touche rapide et enlevée sert un style que l'on pourrait qualifier de naïf ; l'artiste l'épaissit parfois de sable, renforçant sa matérialité expressionniste. Les tableaux se structurent selon des compositions récurrentes, des dynamiques caractéristiques de l'œuvre.

Mais la menace plane déjà : ***Voyage d'été dans un champ de tournesols*** impose l'impression d'une distance voire d'une dissimulation. Partout autour, les ciels roses, orangés, violacés, suggèrent le crépuscule, dans toute sa dimension métaphorique, avant le froid et la neige d'un hiver qui durera de très longues années.

La cache, la traque, la déportation

Sidonie et ses enfants vivront cachés pendant de longs mois, après l'arrestation de Wackar, hébergés par des amis, des

amis d'amis, mais également tapis dans un parc du 16e district de Vienne, non loin de leur maisonnette alors entourée de barbelés. Une série d'encres appartenant aux « œuvres sombres » (selon les termes de l'artiste elle-même, par opposition aux « œuvres claires »), plus graphique, du fait du noir et blanc et d'un trait plus acéré, est présentée. « Où est votre père ? » demande un titre : « Ils l'ont emmené ». Les souvenirs de la petite Ceija se mêlent aux cauchemars de l'artiste, de même que les ordres des nazis, aux bribes de paroles de ses proches et à ses propres réflexions : ***Taisez-vous ! Maman, où es-tu ?*** ou encore ***Les trains sont déjà pleins, mais il faut encore qu'ils y entrent. On avance. Allez, allez ! Allez, tout le monde à Auschwitz ! Je ne peux pas l'oublier***.

Au centre de cette seconde salle, un tableau remarquable où l'on discerne à peine les regards apeurés pris dans un enchevêtrement de lignes, presque en all-over, figurant les arbres du Kongresspark (**Sans titre, 15.03.2003**). Le dispositif sur socle nous permet de découvrir un exemple de dos entièrement recouvert de dessins à la craie ainsi que d'énoncés polyphoniques à l'orthographe maladroite, souvent des transcriptions phonétiques de celle qui n'a, à son grand regret et en dépit des efforts de ses parents, jamais pu suivre une scolarité régulière. Le 3 mars 1943, Ceija, sa mère et ses frères et sœurs sont enfermés à la prison viennoise de Rossauer Lände. Les œuvres ne dépeignent cependant pas cette seule arrestation, mais bien toutes celles subies par les Roms, que Ceija imagine comme dans ***Trouvés*** ou, en face, ***« Où sont nos Roms ? » Laaerberg, 1938***.

Dans la petite salle suivante, d'autres dessins témoignent de l'incroyable puissance de vie de Ceija : un humour féroce, dans sa caricature d'Adolf Hitler (***Maintenant vous êtes fichus. Heil – nous arrivons***) et quelques expressions d'un

espoir qui survit et survivra, envers et contre tout, comme cet arbre vert et fier à droite de ***Vienne-Auschwitz***. Il accompagne le terrible convoi (qui n'est pourtant pas sans rappeler les roulottes des toiles précédentes) serpentant et s'envolant dans un paysage à la fois apocalyptique et enfantin où croix gammées et appareillages techniques se confondent en une mécanique implacable.

L'expérience des camps

Les Stojka sont déportés à Auschwitz où ils sont enregistrés le 31 mars 1943 et détenus dans la section B-II-e dite « Camp des familles tsiganes ». Les premières toiles sur la droite, en pénétrant la salle éponyme, adoptent le point de vue de l'enfant qu'est alors Ceija, qui n'a que dix ans. Les bottes des SS occupent les premiers plans, de manière surdimensionnée, et monstrueuse. Les cadrages audacieux morcèlent ses tortionnaires, leur dénient leur entièreté. De manière générale, chez elle, les points de vue sont toujours particuliers, et marqués. On observe les scènes dépeintes tout à tour à hauteur du sol, tel un mort, ou au contraire depuis le ciel, en plongée, tel un esprit flottant au-dessus des camps ou bien encore un oiseau – libre, donc. Le point de vue de l'évadé est souvent convoqué : on est de l'autre côté des barbelés qui barrent la toile, en échappées fantasmatiques, ou témoins impuissants. Plus loin, d'autres exemples de sa terrible puissance évocatrice : ainsi de ***Birkenau KZ, 1944*** rappelant les récits de l'enfant se hissant sur la pointe des pieds et découvrant les cheminées à travers des fenêtres délibérément trop hautes. À côté, ***Z 6399*** surprend par son étonnante composition, d'une modernité tranchante. On y lit le matricule de Ceija, ce tatouage qu'elle ne cache sur aucune photographie et qui lui a été infligé à l'arrivée à Auschwitz, ainsi qu'à tous les déportés.

Il commence par le « Z » de *Zigeuner*, signifiant Tsigane en allemand : aujourd'hui, les germanophones préfèrent préciser Roms ou Sintis plutôt que d'utiliser ce terme, connoté par son utilisation dramatique par les nazis. En regard, enfin, quelques petits formats peints au doigt (et à la main) ainsi que des dessins sombres et saisissants.

Dans la salle suivante cingle le froid : le blanc envahit les tableaux, les tracés donnent des coups de fouet. Elle est consacrée au camp pour femmes de Ravensbrück où Ceija, sa mère Sidonie et sa sœur Kathi sont déportées, peu de temps avant la terrible liquidation du « camp tsigane » d'Auschwitz (2 août). Nous sommes en mai ou juin 1944 ; sur place, elles y retrouvent Mitzi arrivée un peu plus tôt, en avril. On est épié, à Ravensbrück. Les points de vue surplombant seraient ceux des miradors. Sur ***Ravensbrück 1944*** veille un œil immense, injecté de sang. On l'a déjà rencontré, au début du parcours de l'exposition, au bout du couloir introductif. Il est certainement bien plus que « le mauvais œil » : triste soleil, il est l'œil des morts regardant les vivants, l'œil-témoin qui se doit de rester ouvert, de graver sur sa rétine ce qui ne doit pas se laisser oublier. À Ravensbrück comme ailleurs dans les toiles de Ceija, bandes et rectangles organisent la composition : quelque chose d'un ordre martial et d'une rigidité extrême semble s'être imprimé jusque dans les paysages. Et sur eux, règnent de sinistres personnages tels l'*Oberaufseherin* Dorothea Binz que l'on pense reconnaître au centre de l'allée de **Sans titre, 28.01.2001**. Ce parangon de cruauté et de perversité fascine la petite Ceija par sa mise, toujours impeccable, et ses cheveux blonds parfaitement bien coiffés. Face à ces personnages, les corps des déportés se font coups de pinceau sans contours, amorçant leur devenir fantomatique. La vie demeure néanmoins du côté des déportés, à

travers les couleurs de leurs vêtements. Ainsi de l'étonnante chorale de formes dans ***Les femmes de Ravensbrück, 1944*** où la peinture s'épuise, à la lisière du figuratif et de l'abstraction.

En janvier 1945, Sidonie et Ceija sont conduites en camion, puis à pied, au camp de concentration de Bergen-Belsen. Là, Ceija survit parmi les morts, qu'elle considère comme ses amis, ses alliés. Elle se protège du froid en se réfugiant sous les amas de corps, se nourrit du cuir des ceintures, de fils de laine ou même de terre. Car cela fait bien longtemps qu'on ne donne plus rien à manger aux déportés. Dans ***Sans titre, Je meurs de faim***, le personnage qui s'enfonce dans la neige, nous fixe, nous interpelle, nous qui sommes, encore une fois, de l'autre côté des barbelés. Ceija racontera avoir trouvé un jour une petite branche dont elle extraira une sève succulente ; elle considérera que cette trouvaille lui a sauvé la vie et, en hommage, signera toutes ses œuvres d'une branche. En y prêtant attention, et peut-être en refaisant le parcours de l'exposition, il sera possible de constater sa présence, régulière et bénéfique. De même que cohabitent les « œuvres claires » et les « œuvres sombres » dans le processus créateur de l'artiste, l'espoir subsiste toujours.

Pourtant, « La peur était grande derrière les barbelés » affirme **Sans titre, 21.11.2009**. Deux animaux hantent l'imaginaire de Ceija : le corbeau, qui nous accompagne depuis le début de l'exposition et nous accompagnera jusqu'à sa fin, et le chien, qui est le bras féroce des tortionnaires. D'autres visions, à la limite du soutenable, dans cette salle : celle, cauchemardesque de ce « SS camouflé avec des habits de prisonniers », bouche carnassière et visage ensanglanté, prédateur sauvage opérant sous la houlette d'Adolf Hitler, représenté derrière lui ; ou bien encore, ***Bergen-Belsen, 1945*,** libéré par les troupes anglaises le 15 avril mais incendié afin que ne se

propagent pas davantage les épidémies qui tuent alors ceux qui ont survécu jusqu'ici. Mais là encore, dans cette scène proprement apocalyptique, un arbre, magnifique et plein de vie.

Le retour à la vie, avec Marie

Ceija et sa mère mettront trois mois, presque quatre, pour rallier Vienne depuis Bergen-Belsen, après la libération des camps. La fatigue, la lutte avec les éléments s'expriment dans certains paysages de cette dernière salle de l'exposition. La composition et le mouvement des arbres de certains tableaux font même écho, formellement, à ***Vienne-Auschwitz*** exposé plus tôt dans les salles. Les ciels rosacés, orangés, violacés rappellent ceux des paysages de la première salle de l'exposition, et soulignent à quel point passé, présent et futur se mélangent : c'est un temps cyclique qui se dit, celui heureux de la vie qui reprend, celui voilé des craintes de voir l'horreur recommencer. Car l'art de Ceija, qui tente de redonner un sens à l'insensé, n'est jamais univoque.

Arrivées à Vienne, elles mettront plusieurs mois à retrouver les autres membres de la famille ayant survécu, et des années à obtenir un logement, un travail. Ceija vend des tissus, en faisant du porte-à-porte, puis décroche en 1959 un permis pour vendre des tapis sur les marchés, activité qu'elle poursuivra jusqu'en 1984. Elle aura trois enfants. La terre nourricière est aussi un sujet pour ses tableaux, les fruits et légumes également, après les années de faim dans les camps. « Le tournesol est la fleur du Rom » écrit Ceija ; et il est omniprésent (***Voyage d'été dans un champ de tournesols*** entre autres). Vivace, il cherche le soleil, donc l'espérance, vertu chrétienne essentielle pour celle qui dit avoir survécu grâce à sa foi, et grâce à la Vierge Marie. Sa statue apparaît dans nombre de compositions ; souvent, à la croisée des chemins.

On quitte l'exposition accompagné par une nuée de corbeaux (***Cadavres***), ces oiseaux réputés de mauvais augure que Ceija aime, et voit comme l'incarnation de « ses » morts virevoltant autour d'elle, dans les camps. Dans la culture rom, l'oiseau peut jouer un rôle de messager entre les morts et les vivants ; dans les camps, ils ont pu apparaître comme les dernières traces de vie subsistant… Ils sont une composante essentielle des images-souvenirs que recrée Ceija, complexes et à double sens parfois comme cet œil double, vairon, torve, qui tente de poser un regard rétrospectif, et nous invite à ne pas fermer les yeux.

Événements autour de l'exposition
Ceija Stojka, une artiste rom dans le siècle

HORS LES MURS

Mardi 6 mars, 20 h, à la Maison de la Poésie (3e)
Mardi 3 avril, 20 h, au Musée national de l'histoire de l'immigration (12e)
Jeudi 17 mai, 19 h 30, au Mémorial de la Shoah (4e)
lectures de *Je rêve que je vis* mises en scène par Xavier Marchand

Jeudi 5 avril, 19 h 30
au Mémorial de la Shoah (4e)
projection du documentaire
Ceija Stojka. Portrait d'une romni, de Karin Berger

Informations :
lamaisonrouge.org
et sur les sites internet de nos partenaires

À LA MAISON ROUGE

Jeudi 22 mars, 19 h
lecture de poèmes de Ceija Stojka à l'occasion de la parution d'*Auschwitz est mon manteau* aux éditions Bruno Doucey

Jeudi 19 avril, 19h
La politique nazie d'extermination des Sinti et des Roms
conférence par Henriette Asséo, organisée par le Mémorial des Martyrs de la Déportation

Jeudi 26 avril, 19 h
lecture de textes de Ceija Stojka à l'occasion de la parution de *Nous vivons cachés* aux éditions Isabelle Sauvage

Informations, tarifs et réservations :
tél. 01 40 01 08 81
reservation@lamaisonrouge.org

la maison rouge
président : Antoine de Galbert
directrice : Paula Aisemberg
chargé de collection : Arthur Toqué
chargé des expositions :
Noëlig Le Roux
assisté de Laurianne Duhayer
directeur technique : Laurent Guy
assisté de Jérôme Gallos
et Steve Almarines
équipe de montage : Lorraine
Château, Tiphaine Civade, Frédéric
Daugu, Stéphane Emptaz, Renaud
Hauray Emmanuelle Lagarde, Sélim
Mohammedi, Nicolas Magdelaine,
Arnaud Piroud, Matthieu Roualo
éclairage : Abraxas Concept
– Philippe Collet
signalétique : Jocelyne Fracheboud
assistée de Sophia Mejdoub
chargée des publics : Marie Cantos
assistée d'Emma Larretgere
et Elora Weill-Engerer
chargée de la communication :
Aurélie Garzuel
assistée de Pétronille Dugaste
chargée des éditions :
Véronique Pieyre de Mandiargues
assistante administrative :
Stéphanie Dias
accueil : Alicia Treminio
et Sybil Coovi Handemagnon

les amis de la maison rouge
Véronique Pieyre de Mandiargues,
assistée de Camille Maufay

jours et horaires d'ouverture
- du mercredi au dimanche
  de 11 h à 19 h
- nocturne le jeudi jusqu'à 21 h
- fermeture à 16 h les 24
  et 31 décembre et toute la journée
  les 25 décembre et 1er janvier
- les espaces sont accessibles
  aux personnes handicapées

tarifs et laissez-passer
- plein tarif : 10 €
- tarif réduit : 7 €, 13-18 ans, étudiant.es,
  maison des artistes, plus de 65 ans
- gratuité : moins de 13 ans,
  chômeurs, personnes invalides
  et leurs accompagnateurs, ICOM,
  amis de la maison rouge
- billets en vente à la FNAC
- laissez-passer 2018 :
  19 € pour tous

partenaires média

Le Monde nova Le Grand Mix
un événement Telerama TROISCOULEURS
A NOUS PARIS Slash

la maison rouge est membre
du réseau Tram TRAM Réseau art contemporain Paris-Ile-de-France

relations presse
Claudine Colin communication –
Pénélope Ponchelet

© photo : Marc Domage
graphisme : Jocelyne Fracheboud
impression : L Graphic